

## LIVRET A ET RAYON X

Philippe Favier

26 octobre 07 – 5 janvier 08

---

*Comme si, pour la première fois, à perte de vue....*

Cette exposition se propose non comme une présentation de l'œuvre mais plutôt comme une rencontre sous la forme d'un cheminement à l'intérieur de celle-ci, selon un titre : *Livret A et Rayon X*, inspiré par le lieu qui la reçoit et les secrets des carnets qui s'y exposent. Dans le dévoilement que nous vous en proposons, cette exposition fera appel à l'activité perspicace et pénétrante du regard de celle et celui qui prendront ainsi plaisir à la découverte de ceux-ci. On ne regarde pas l'œuvre de Favier, on y circule, on y chemine, on y progresse, on s'y perd, on y marche un peu à l'aventure, comme en nous-mêmes, car tout nous est étrange quoique familier, jusqu'à ce que ce chemin ne nous déconnecte du monde trivial de la causalité, comme dans nos propres rêves...

En ce sens, l'œuvre de Philippe Favier, est toujours un voyage intérieur, un voyage qui sans cesse ferait reculer l'horizon des possibles, et dont l'espace s'étend comme à *perte de vue*... Cette expression dit à la fois la limite que nos sens imposent à l'infini des sensations et l'incroyable puissance de la pensée qui par ce renversement même, permet que s'éprouve en cette limite, le délicieux vertige de l'immensité en cet élargissement de l'être. Et si ce phénomène de dilatation de l'espace est ici paradoxal, c'est qu'il est produit, non par l'orgueil ou l'ambition d'une volonté de puissance et d'expression qui parlerait haut et fort, mais par l'effet inverse d'une densité silencieuse et immobile, obtenue par un artiste qui sait baisser sa voix en un murmure. Serait-ce que le temps qui régit cet espace est la mesure même de cet élargissement, de cette expansion, de cette immensité du minuscule ? un temps hors du temps du monde, non dans la succession des événements, mais dans leur soudaine et sans cause simultanéité... Cet espace-temps est contradictoirement contracté dans la même image, qui pourtant et dans le même temps, se délie par une sorte de ramification qui nous entraîne dans les profondeurs insoupçonnées de l'image, et se révèlent à nous comme les couches successives invisibles et enfouies du visible. Et même si les scènes sont identifiables et que l'on peut les décrire, elles nous convoquent à une intériorité puissante par le creusement de l'espace qu'elles opèrent, dans ce temps artificiellement suspendu, toujours arrêté et toujours en mouvement...

Notre regard éprouve difficulté et gêne à faire une mise au point et nous oscillons du proche au lointain sans jamais pouvoir nous poser ; une inquiétude guiderait-elle ce cheminement ? Si être en chemin signifie ne jamais pouvoir s'arrêter, c'est dans cette fébrilité, cette quête infinie, cette tension pérégrine, me semble-t-il, que peut s'exercer le plaisir du regard sur cette œuvre. Celle-ci n'est jamais triste, ni dramatique, mais au contraire alerte, légère et fraîche, elle tient de l'hyperactivité de l'enfant à la découverte d'un monde de sensations nouvelles et heureuses, où chacune s'éprouve intensément comme *pour la première fois*, en des récits multiples et simultanés qui s'y déroulent et s'y croisent sans commencement ni fin, que nous parvenons à saisir au vol, à surprendre au beau milieu d'une scène qui n'aura pas de suite, récits qui surgissent de nulle part. Sortent-ils d'une suite associative inconsciente que nous aurions à décrypter à la manière des chaînes surréalistes ? ou bien, serait-ce un jeu absurde qui tient plutôt du bout de ficelle/selle de cheval/cheval de course, pièces d'une collection sans vraie cohérence que celle d'une énumération incongrue d'éléments qui tiennent ensemble par leur rencontre hasardeuse et toujours relancée, un peu plus loin, ailleurs, sans fin ? Ce jeu d'une rare vivacité et fluidité, se fait et se défait dans le même temps produisant un temps discontinu, contraire à toute

logique chronologique ou spatiale : serait-ce parce que premier et second plan sont indifféremment traités dans la plus grande méticulosité et dans l'extrême précision, nous donnant cette impression que nous ne sommes jamais devant un tout, mais devant des infiniment petits qui s'ajoutant l'un à l'autre ne peuvent jamais vraiment s'additionner et se présenter comme unité ?

Ici même dans l'exposition, les séries et les livrets s'ouvrent et s'offrent à nous dans leur effeuillement, mais sans jamais pourtant s'y dévoiler complètement, laissant dans l'ombre des pages closes, le silence du secret se refermer avec retenue et pudeur, la scène se joue selon un rituel énigmatique dont les lois inconnues scellent pour chacun l'intimité vécue avec et devant l'œuvre. Et si relevant la tête, vous vous sentiez alors un peu perdus, *comme si*, imperceptiblement, vous étiez passés de l'autre côté de votre propre rêve...